

*La logique permet d'aller d'un point A à un point B.*

*L'imagination permet d'aller partout.*

Le trottoir était brillant de pluie. De cette pluie fine froide et sale qui tombe trop souvent sur Paris. Les lumières de la ville s'y reflétaient, sans que cela soit féérique, sans y mettre de gaité, et d'une manière blafarde.

Le soir, en cette journée de fin d'hiver, était tombé depuis quelques heures. Pourtant dans cette rue l'homme corpulent marchait d'une allure rapide. Son pas était lourd. Il avançait comme si à chaque enjambée il voulait taper du pied sur le sol. Il portait un manteau sombre, de bonne facture. Ce vêtement semblait glisser étrangement dans l'air, et seules les jambes donnaient cette impression de frapper le trottoir. Sa tête oscillait au rythme de ses pas d'avant en arrière comme aurait pu le faire la tête du chien factice articulé que l'on pouvait trouver dans les années 70/80 sur la plage arrière des voitures. Il regardait droit devant, et aucune émotion particulière ne se lisait sur son visage.

Cet homme aurait pu être n'importe quel passant, arpentant pareillement à des milliers d'autres en cette soirée, les trottoirs de Paris. A part cette allure et cette démarche caractéristique, telle celle d'un ours, rien ne le distinguait des autres passants. Sauf que si l'on prêtait un peu plus d'attention, on remarquait que deux autres individus marchaient dans la même direction, sur le même trottoir, mais à environ une trentaine de mètres en avant.

Et si l'on faisait encore plus souci de curiosité, on pouvait remarquer que deux autres hommes, semblant être des clones des premiers, marchaient trente mètres mais cette fois ci, en arrière. Contrairement à l'homme à l'allure bourrue qui marchait au milieu, ces derniers personnages regardaient de manière appuyée, les rares passants pressés, têtes baissées sous les capuches ou sous les parapluies, qui croisaient ce petit groupe, ainsi que de manière insistante, les façades des immeubles.

Ces quatre individus portaient des costumes et manteaux impeccables, ce qui malgré tout, donnait l'impression étrange qu'ils étaient vêtus d'un uniforme. Leur haute taille, leurs attitudes, et les épaules démesurées se laissant deviner sous les vêtements ne laissaient pas l'ombre d'un doute. C'étaient des gardes du corps. Et si l'on avait encore une hésitation sur la fonction de ces quatre malabars, le petit fil torsadé en ressort sortant du col et aboutissant à leur oreille, achevait de donner cette certitude.

Ce groupe, malgré ce que nous venons de remarquer, était discret. Ces hommes progressaient sur l'avenue Gabriel. Somme toute, des gorilles escortant un individu pouvait passer pour anodin dans ce quartier de Paris, mais cela ne l'était pas.

Arrivé au bout de l'avenue, le groupe traversa la place de la Concorde et enfin entra dans le jardin des Tuileries. L'homme à la démarche d'ours se dirigea vers un banc public sans aucune hésitation, comme si le but de la promenade nocturne était justement l'atteinte de ce banc bien précis. Les gardes du corps vinrent se placer aux quatre coins d'un espace où le centre était ce banc public, dans une chorégraphie bien réglée.

Pour un observateur averti, dans le cas peu probable où celui-ci existerait sur cette partie du jardin déserte, compte tenu de l'heure avancée et de la météo peu clémente, celui-ci aurait remarqué sans doute que d'autres gros-bras, déjà présents sur les lieux, vinrent se placer en divers endroits, ce qui certainement dans leur logique devaient être des positions stratégiques, semblerait-il.

Visiblement le petit groupe était attendu et l'escapade nocturne de l'homme n'avait rien de fortuite.

Quelques secondes après, sorti de nulle part, un petit bonhomme rondouillard, vint s'asseoir sur ce banc banal, devenu subitement d'une haute importance. L'homme qui venait d'apparaître était d'un physique tout à fait ordinaire et aurait pu passer pour n'importe quel quidam. Sans que cela soit péjoratif, celui-ci ressemblait à n'importe quel fonctionnaire débonnaire que l'on aurait pu rencontrer, derrière un bureau quelconque. Grosse monture de lunettes sur le nez, verres assez puissants faisant paraître ses yeux démesurément grands, de la même manière qu'au travers d'une loupe, petite moustache, manteau sombre. Tout en banalité. Sauf peut-être ce chapeau mou un peu démodé, anachronique, bien arrimé sur sa tête.

L'homme ours, en le voyant arriver pensa en lui-même, que celui-ci méritait bien le surnom dont celui-ci était affublé, de « la taupe ».

Après un moment de suspension, comme si ces hommes assis savouraient ce moment complotiste en connaisseurs, la conversation s'engagea. Tous les deux regardaient droit devant, sans un regard l'un vers l'autre, faisant penser à un vieux couple n'ayant plus besoin de se regarder, car se connaissant par cœur.

C'est l'homme au chapeau mou qui lança la conversation ;

-Bonjour Monsieur comment allez-vous ?

L'homme à la démarche d'ours ne prit pas la peine de répondre à la formule de politesse, et alla droit au but.

-Où en est-on de notre affaire ?

A cet instant, cet observateur encore une fois improbable qui aurait pu assister à cette conversation, aurait remarqué l'accent Corse de l'individu. Mais un

accent un peu caricatural, que l'on pourrait penser être forcé comme pour en accentuer le côté folklorique et bonhomme des intonations.

L'homme au chapeau reprit :

-Par ce temps-ci, nous aurions été mieux dans votre bureau pour cette conversation.

-Vous savez bien que je ne parlerai jamais de ce genre d'affaire dans mon bureau. C'est une question de principe. Quelle que soit la pièce la plus sécurisée du monde on n'est jamais sûr d'un petit micro caché dans un coin, et vous êtes bien placé pour le savoir.

Venons-en aux faits de notre affaire, s'il vous plaît.

-Tout est en place Monsieur. L'homme que nous avons « ciblé » pour l'action que vous nous avez demandée d'exécuter, a été « travaillé », et nous sommes en mesure à présent de passer à la phase finale. Nous l'avons déstabilisé et nous l'avons « retourné » pour qu'il exécute ce que nous lui demanderons de faire le jour venu. Il ne reste plus qu'à allumer l'allumette. Nous n'attendons plus que votre feu vert et nous passerons à l'action. L'homme est un...

L'homme « ours » leva la main d'un geste rapide pour interrompre, toujours regardant droit devant lui, son interlocuteur.

-Je vous arrête tout net. Des modalités et des détails de l'opération, je ne veux rien en savoir. Je vous ai demandé il y a neuf mois de mettre au point l'intendance de cette mission. Ce qui m'intéresse, ce soit que le jour où je donne le feu vert, tout se déroule comme sur des roulettes et que si l'opération tourne au vinaigre, je sois aussi ignorant de cette affaire de la même manière que le bébé qui vient de naître. Nous avons suffisamment travaillé ensemble pour que vous le sachiez. Vous me dites que tout est en place pour que l'opération puisse être déclenchée, cela me suffit.

L'homme au chapeau mou répondit d'un « Oui Monsieur » neutre, et sans aucun étonnement, comme si ce qui venait d'être dit, il l'avait déjà entendu maintes fois auparavant.

Après un temps de silence l'homme « ours » reprit la parole.

-En ce qui concerne le financement avez-vous besoin d'une rallonge ?

-Non Monsieur. Tout va bien dans ce domaine. Nous sommes économes de l'argent du contribuable.

Un sourire narquois et en même temps bon-enfant, étonnant pour ce type de personnage apparut sur le visage de l'homme à l'accent Corse, et il répondit :

-Vous faites de l'humour ? Ça m'étonne de vous. Ce n'est pas votre genre. Si le contribuable savait ce que l'on fait parfois de son argent, il en serait bien horrifié. Et de toutes les façons vous savez bien que cet argent n'apparaît dans aucun compte. C'est comme s'il n'avait jamais existé.

L'homme au chapeau ne prit pas la peine de répondre. Il faisait ce qu'on lui demandait sans aucun état d'âme et d'où provenait l'argent, peu lui importait de toute manière. Qu'il vienne d'une valise diplomatique africaine, d'une rétro-commission de vente d'armes pakistanaïses, des caisses d'un parti politique, de la corruption d'élus, ou d'emplois fictifs, ce n'était pas son problème. Ce qu'il avait dit n'était là que pour meubler la conversation. De l'humour il n'en avait pas. Et dans son métier, peu des sbires qu'il avait sous ses ordres en avaient.

-je vous donne donc mon feu vert pour passer à l'action à la date qui a été prévue initialement c'est-à-dire le 13 Mai. Enclenchez ce qui a été planifié. Comme d'habitude et pareillement aux autres opérations tordues que nous avons eues à faire ensemble par le passé, cette conversation n'a jamais eu lieu. Si quoi que ce soit ne se déroule pas selon le plan prévu, je ne vous connais pas. Je ne vous aurais jamais vu, et je n'aurais aucune hésitation pour vous « charger ». Cela fait partie de nos accords et justifie votre rémunération.

Sans autre formule de politesse, une fois cette dernière phrase prononcée, l'homme à l'accent corse se leva et aussitôt entama le chemin qui l'avait mené jusqu'ici dans le sens inverse, et sans se retourner. Aussitôt les quatre gorilles qui avaient accompagné l'homme « ours », se mirent en ordre de marche, deux devant et deux derrière, tandis que tout le petit monde des gardes du corps en place, ainsi que le l'homme au chapeau, s'éclipsèrent rapidement comme par un tour magie, et l'éventuel passant qui se serait aventuré à cet endroit dans les secondes qui suivirent, aurait été bien incapable de se douter de ce qui venait de se passer ici.

Après quelques minutes le petit groupe en marche arriva place Beauvau. Une porte dérobée à une centaine de mètres, hors de vue de l'entrée principale du ministère de l'intérieur s'ouvrit. Un homme en uniforme était à la manœuvre. L'homme à la démarche d'ours entra. Il eut droit de la part de l'individu qui tenait la porte à un salut militaire auquel il ne répondit pas. Il traversa une enfilade de couloirs en se dirigeant sans aucune hésitation

dans ce labyrinthe et arriva enfin à une porte haute à double battants qu'un huissier en livrée ouvrit, laissant voir un vaste bureau de style Louis XV, entouré de dorures. L'huissier salua l'homme d'un « bonsoir Monsieur ». Il referma la porte et sur la plaque apposée sur celle-ci, on put lire :

Charles PASCALINI

Bureau de Monsieur le Ministre de l'Intérieur.